

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 28 novembre 1777

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 28 novembre 1777, 1777-11-28

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/730>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe dois à Votre Majesté de nouveaux remerciements...

RésuméJustification relative à la publication de lettres écrites par Fréd. II. : a donné des copies des deux l. de condoléances de Fréd. II. Un journal en a publié des extraits, sans sa participation, mais avec applaudissement général. Aucune l. de Fréd. II ne court dans Paris en ms., mais il a paru de prétendues lettres de Fréd. II auxquelles D'Al. a donné un démenti public.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire77.49

Identifiant895

NumPappasInexistant

Présentation

Sous-titreInexistant

Date1777-11-28

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné
 Publication de la lettre Preuss XXV, n° 194, p. 93-95
 Lieu d'expédition Paris
 Destinataire Frédéric II
 Lieu de destination Potsdam
 Contexte géographique Potsdam

Information générales

Langue Français
 Source impr., « Paris »
 Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné
 Auteur(s) de l'analyse Non renseigné
 Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Breux, xxv, 191, pp. 93-95

28 novembre 1777 D'Alembert à Frédéric II

[1647a]
Inw. 895

AVEC D'ALEMBERT.

93
~~meurs, qui a beaucoup de connaissances, comme son ouvrage
le prouve, que V. M. aimerait, si je ne me trompe, qui aurait
pour elle la plus tendre vénération et le plus entier dévouement,
qui, par l'agrément et l'aménité de sa conversation, pourrait lui
être de quelque ressource dans ses moments de relâche. Si V. M.
consentait à se l'attacher, et qu'elle voulût me dire à quelles con-
ditions, je ne doute point qu'il me les acceptât, pourvu que ces
conditions, comme je n'en doute pas, fussent telles, qu'il pût
espérer un sort heureux pour le reste de ses jours. M. de Vol-
taire doit se joindre à moi pour faire à V. M. la même demande,
et nous attendons sa réponse. Je suis avec le plus tendre et le
plus respectueux dévouement, etc.~~

194. DU MÊME.

Sire,

Paris, 25 novembre 1777.

Je dois à Votre Majesté de nouveaux remerciements des ordres
qu'elle veut bien donner pour me procurer la réponse aux de-
mandes que j'ai pris la liberté de lui faire.

Mais, Sire, un plus pressant intérêt m'occupe en ce moment,
et ne me permet pas de différer la réponse à l'affligeante lettre
que je viens de recevoir de V. M.

Elle se plaint qu'on a imprimé quelques-unes des lettres
qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, et que d'autres courent
manuscrites à Paris.

Voici mon apologie et l'exacte vérité des faits.

Dans la douleur que m'inspirait la perte que je fis l'année der-
nière, j'ouvris mon cœur à V. M., dont les hontes me sont si con-
sues. Elle eut la honte de me répondre par deux lettres si pleines
de raison, de sensibilité, de sagesse, que je crus soulager ma dou-
leur en faisant part de ces lettres à mes amis. Cette lecture pro-
duisit en eux, je n'exagère point, Sire, la plus tendre vénération

pour V. M. et quelques-uns en furent touchés jusqu'aux larmes. Ils m'en demandèrent des copies, bien sûrs de produire dans tous ceux qui les liraient les mêmes sentiments dont ils étaient pénétrés eux-mêmes. Je leur refusai ces copies, et je donnai seulement à deux ou trois d'entre eux un extrait de ce qu'il y avait dans ces lettres de plus intéressant, de plus moral, de plus sensible, de plus propre enfin à faire chérir et respecter l'auguste auteur de ces lettres.

Ces extraits ont été imprimés dans un journal sans ma participation; et à vous dire le vrai, Sire, je n'ai pu m'en repentir, par l'effet général qu'ils ont produit sur tous ceux qui les ont lus. Si je suis coupable, c'est d'avoir donné à V. M., s'il est possible, un plus grand nombre d'admirateurs; et je ne puis croire qu'une telle faute me rende criminel à ses yeux. L'intention doit au moins faire excuser l'action.

Quant à toutes les autres lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, je puis l'assurer que je n'en ai donné de copie à quiconque ce soit au monde, ni en entier, ni par extrait; que je ne les ai même lus qu'à un très-petit nombre de sages, à qui tout ce qui vient de V. M. est cher et précieux. Je n'ai point osé dire qu'il en courait à Paris des copies manuscrites, et, s'il en courait, j'ose assurer, Sire, que ce seraient des copies faictices et supposées.

Ce n'est pas la première fois qu'on a imprimé de prétendues lettres que V. M. m'avait, dit-on, adressées. J'ai donné deux ou trois fois un démenti public à ces faussaires; et à la fin je m'en suis lassé, en priant ceux qui les liraient à l'avenir de les regarder comme des imposteurs.

Il se peut qu'on ait fait courir dans le public quelques phrases tronquées et infidèles de ces lettres; c'est ce que j'ignore. Mais V. M. peut se rappeler que, à l'occasion de quelques phrases qu'on fit courir ainsi il y a quelques années, elle soupçonna qu'elles étaient répandues par ceux qui de Berlin à Paris ouvrent, comme l'on sait, toutes les lettres aux postes. Elle me fit l'honneur de me le mander, et si le fait dont elle se plaint est vrai, il se pourrait qu'il eût la même cause.

Soyez donc persuadé, Sire, que s'il a couru, par ma faute ou

par mon zèle, quelques extraits des lettres de V. M., ce ne sont que des extraits qui ne peuvent blesser personne, et dont l'effet unique a été de faire chérir et respecter V. M. par ceux qui ne connaissent en elle que le roi, et qui ne connaissent pas l'homme et le sage.

Platon n'avait garde de publier les lettres du tyran Denys; elles ne ressemblaient pas à celles du philosophe Frédéric. Aristote nous a transmis une lettre de Philippe, père d'Alexandre; et cette lettre honore plus la mémoire de Philippe que toutes ses victoires sur les Athéniens.*

Telle est, Sire, je vous le répète, l'exacte et pure vérité. Puisse-t-elle convaincre et toucher V. M., et me rendre ses honneurs que je ne mérite pas d'avoir perdus! Dans la triste situation où je suis, dans la douleur des pertes que j'ai faites, et qui n'est point affaiblie, il ne me manquerait plus que ce malheur. Je n'aurais pas, Sire, le courage d'y survivre, et vous n'aurez pas celui d'aggraver si profondément mes maux.

Je suis avec la plus grande désolation, et la vénération la plus tendre, etc.

195. A D'ALEMBERT.

Le 20 décembre 1777.

Je me contente d'accuser la réception de votre lettre, et comme je n'en pourrais courir dans tout Paris, je me borne à vous répondre, au sujet du sieur Delisle dont vous me parlez, qu'il n'y a point de place ici qui puisse lui convenir, et je crois que le meilleur parti qui lui reste à prendre est d'aller en Hollande, où le métier de folliculaire nourrit bien des gens de son espèce, etc.

* Il existe des doutes sur l'authenticité de cette lettre, par laquelle Philippe honore à Aristote la naissance d'Alexandre. Elle se trouve dans les *Œuvres* d'Aulu-Gelle, liv. IX, chap. II.

Voilà l. XXIII, p. 415.